

Au restaurant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 30

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES « SALUTS » DE M^{me} PINCLET

Je dirai tout d'abord que M^{me} Pinclet est l'honorable épouse de ce M. Pinclet, dont je vous ai parlé il y a quelques mois. Vous vous en doutiez? Tant mieux. Votre attente ainsi n'a point été déçue et j'en suis on ne peut plus satisfait. M^{me} Pinclet est d'origine anglaise, mais son éducation s'est parachevée à Lausanne où M. Pinclet fit sa connaissance il y a quelque trente ans, alors que cette jeune fille était en pension dans la dite ville. Le mariage subséquent et conséquent à cette rencontre fut la joie des deux familles, miss ayant quelques mille livres de rente et M. Pinclet à peu près autant. L'association des capitaux fructifia. Aujourd'hui M^{me} Pinclet occupe dans la société une place très en vue et, comme son mari, elle en a profité pour adopter en matière de salutations un petit code éminemment pratique et distingué.

*

M^{me} Pinclet se base, en général, sur la valeur morale et sociale des personnes rencontrées. Elle ne se soucie guère de ce qu'elles « valent » au point de vue argent — c'est affaire à ces messieurs — mais elle est méticuleuse en ce qui concerne la vie privée et les origines de ses connaissances.

En général, et pour les dames qui lui demeurent étrangères, malgré une présentation préalable et quelques banalités échangées dans le monde mondanisant, M^{me} Pinclet salue d'un petit mouvement de tête raide, automatique, un mouvement de tête britannique. Elle n'accompagne ce signe d'aucun sourire, à moins qu'elle ne réponde au salut respectueux d'une jeune fille. M^{me} Pinclet sait mettre dans cette politesse une nuance significative : « Jusqu'à plus ample informé, madame, restons sur nos positions ». C'est un salut parcimonieux.

Au degré suivant sur l'échelle graduée de ses amabilités, M^{me} Pinclet a placé l'inclinaison de la tête moins saccadée, avec un regard favorable, mais bref. Ce n'est point encore là le salut d'égal à égal, ni familier, mais il marque pour la personne ainsi ignorée, un « soupçon » d'estime. Il diminue un peu les distances, sans cependant encourager à un abord ou à une visite. C'est correct, rien de plus. Et M^{me} Pinclet réserve ce salut, ni chair, ni poisson, aux femmes de quelques petits banquiers, aux filles de négociants, aux petites bourgeoises... A celles, en un mot, que l'on ne peut dédaigner, mais avec lesquelles une familiarité plus grande serait inopportune.

Les femmes des confrères — bien cotés en finance — de M. Pinclet, ont droit évidemment à une considération plus marquée, le sourire s'élargit — M^{me} Pinclet a un râtelier qui lui permet d'ouvrir la bouche sans craindre de désobliger personne, — la nuque s'humanise, la révérence est plus gracieuse, plus lente, aussi. Il faut placer au même rang les personnes haut placées que M^{me} Pinclet connaît à peine, mais qu'elle affecte de connaître mieux, une nuance

très fine de respect voile alors la familiarité du salut.

Enfin — je passe quelques degrés intermédiaires dont les singularités se bornent à de minutieuses questions de durée, de sourire, de grâce qu'on remarque aisément, mais dont la description est impossible — enfin, dis-je, M^{me} Pinclet possède quelques amies, anciennes camarades de pensionnat, pour lesquelles elle conserve une certaine amabilité. Je ne parle pas des amies aristocratiques, qu'elle n'aurait garde d'oublier, mais des plus modestes envers lesquelles M^{me} Pinclet manifeste une agréable condescendance, un intérêt protecteur dont elles sentent toutes le prix et qui les touche infiniment, à ce que croit M^{me} Pinclet. D'ailleurs, elle s'excuse de cette faiblesse, et elle l'explique : des souvenirs d'enfance, une vie commune autrefois, des personnes respectables, quoique peu fortunées, etc., etc. Inutile d'ajouter que M^{me} Pinclet n'invite pas à ses five o'clock ces « souvenirs d'enfance », à moins qu'un talent quelconque, musical, par exemple, ne légitime la présence et n'embellisse la réunion. Les saluts de M^{me} Pinclet, pour ces personnes, tombent de haut et s'évanouissent en tombant comme les bulles de savon de nos gosses.

M^{me} Pinclet ne salue jamais des fournisseurs, et cette abstention lui est facile, car elle feint de les ignorer. Sa démarche est si majestueuse, sa tête si roide, son regard si indifférent — toujours fixé à quinze pas en avant, comme celui des recrues — que les petites gens n'osent interrompre une telle dignité par un coup de chapeau, même bien humble. En revanche, et à l'imitation de son auguste époux, elle salue les bonnes de ses amies :

— Bonjour, Bertha; bonjour, Louise; bonjour, Julie.

Mais comme ces filles accompagnent en général leurs maîtresses, ou promènent des bébés auxquels M^{me} Pinclet fait risette, ces « bonjours » se perdent dans les banalités courantes et ne la gênent en rien.

LE GRINCHEUX.

Au restaurant. — Après s'être consciencieusement escrimé sur un morceau de viande plus résistant que le marbre, un client appelle le garçon :

— Dites-moi, votre bifsteck, c'est du vulgaire cuir.

— Pour le prix, M'sieu ne prétend pas qu'on lui serve du cuir de Russie.

Choix d'une vocation. — Un père de famille avait un fils en âge de choisir une vocation.

Afin d'être fixé sur les penchants de son héritier, le père l'enferma dans une chambre, avec une bible, une pomme et un louis.

S'il retrouvait le jeune homme lisant la bible, il en ferait un pasteur; s'il mangeait la pomme, il le vouerait à l'agriculture; si son attention s'était fixée sur le louis d'or, c'est à la banque qu'il le destinerait.

Quand il revint, il trouva son fils assis sur la

bible, mangeant la pomme et ayant mis le louis dans sa poche.

Alors, sans hésitation, le père lança le jeune homme dans la politique.

AU COURANT DE LA PLUME

Le comte Fédor Golowkin, de l'illustre maison russe des comtes Golowkin, que l'impératrice Catherine, admiratrice de sa grâce et de ses talents, avait marqué de faveurs toutes particulières, se fixa dans ses dernières années à Lausanne, où il mourut, on le sait, en 1823.

Il est l'auteur de plusieurs écrits fort remarquables, entre autres d'un volume : « Lettres diverses recueillies en Suisse », qui sont pour nous des plus intéressantes.

Durant son séjour dans le canton de Vaud, où il se plaisait beaucoup, il fut en relations étroites avec plusieurs d'entre les familles et les hommes les plus marquants de notre pays, à cette époque.

Au nombre de ses correspondants était M. Nicolas Châtelain, beau-frère de M^{me} Eynard-Châtelain, et qui habita Vevey, puis Rolle, dont il reçut la bourgeoisie d'honneur. C'était un esprit très cultivé, très ouvert, et animé d'un chaud libéralisme.

Le comte Golowkin et M. Châtelain entretenirent une correspondance suivie. Voici quelques extraits des lettres du comte, qui témoignent bien de l'originalité de son esprit.

Petites et grandes villes.

Dans une lettre écrite de Paris, le 22 février 1809 :

« ... On est à Lausanne un peu plus gai qu'à Rolle, mais la nuance me paraît bien faible, et à quelques scandales près, à quelques médisances qui en sont la suite nécessaire, je ne sais trop de quelle côté faire pencher la balance.

» Le malheur, ou pour mieux dire, l'inconvénient des petites villes gît dans le manque d'objets de réflexion et de sujets de conversation.

» Il y a telle personne à Paris qui voit moins de monde qu'elle n'en verrait à Vevey, mais que de choses à discuter et quelles semences les événements jettent sans cesse dans le discours. Voilà proprement le grand charme des grandes villes et des capitales.

» Un grand homme, une cour, les intérêts qui la partagent, les spectacles, les lettres, les arts, les crimes, même, qui, pour percer, ont besoin d'une sorte d'intérêt, tout cela maintient l'esprit dans son activité, donne du mouvement aux pensées et des fleurs à la conversation. Un bon mot, une pensée heureuse vous met en rapport avec le public, et la grande parure de l'esprit vous fait connaître, comme les belles toilettes font distinguer une femme... »

Bourgeois de l'univers.

Lettre écrite de Lausanne, le 9 juillet 1813 :

« Vous voulez savoir pourquoi je ne me suis pas fait naturaliser en Suisse, dans ce canton de Vaud que je me fais gloire d'aimer. Mon amitié pour vous justifie votre curiosité et même l'autorité.

» Vous m'assurez qu'on serait bien aise de faire une si précieuse acquisition : plus tard je